



boarding2014

appel européen à projets interactions

arc en rêve centre d'architecture



ARC EN RÊVE ET L'ENSAPBX SE SONT ASSOCIÉS POUR ORGANISER BOARDING, UN APPEL À PROJETS DE DIPLÔMES EN EUROPE. LA PREMIÈRE ÉDITION 2014, EST PLACÉE SOUS LE THÈME INTERACTIONS.

Espace d'interactions, l'espace public répond à toutes sortes de définitions et d'usages : lieu d'échanges, lieu de pratiques collectives et individuelles, lieu de partage et de conflit, de représentation et d'expérimentation, lieu d'exception ou de quotidienneté, lieu de citoyenneté ou d'indifférenciation, lieu politique entre consensus et dissensus... Aujourd'hui, alors que les spatialités du monde contemporain s'expriment et s'impriment dans l'espace public compris dans toutes ses dimensions – échelles, temps, physiques, immatérielles –, comment les jeunes architectes, designers, paysagistes et urbanistes européens conçoivent-ils ces espaces et proposent-ils des points de vue innovants ?

boarding 2014 • appel à projets • thème : interactions • travaux de diplôme (master ou équivalent) dans les champs architecture / design / paysage / ville / territoire • diplôme obtenu en 2012-2013-2014 en Europe • septembre 2014 Bordeaux exposition des projets sélectionnés par un jury spécial

territoires / informel / friche /
terrasses / flux / centre commercial /
gated communities / virtuel / ciel /
rural / urbain / **espace public** / eau /
rues / média / métropole / parcs /
infrastructure / paysage / culture /
parking / places / terre

arc en rêve centre d'architecture bordeaux

arcenreve.com Entrepôt, 7 rue Ferrère F-33000 Bordeaux
info@arcenreve.com T +33 5 56 52 78 36 F +33 5 56 48 45 20



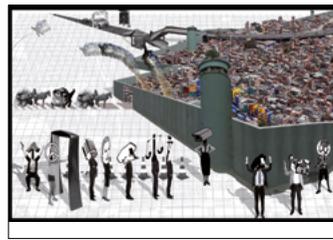
AGORA 2014 du 11/09 au 14/09
Biennale de Bordeaux
architecture - urbanisme - design

06

VILLA MISERIA : MANIFESTE POUR UN ISOLEMENT CRÉATIF

Matteo Locci

Università degli Studi di Roma Tre [IT]



→ Laboratorio 31 / mind your own business

La villa 31 est le bidonville le plus ancien et le plus étendu de Buenos Aires, dont les 30 000 habitants sont la cible récurrente d'indignations politiques. Ce travail en forme de manifeste bouscule les idées reçues et conteste le bien-fondé de stratégies publiques vouées à l'échec. Refusant toute forme d'assistance et de dissimulation de la pauvreté, Matteo Locci promeut l'autoreprésentation et l'autodétermination des habitants, comme seuls antidotes aux tentatives de résorption des bidonvilles.

Les villas miserias, enclaves urbaines de pauvreté, font partie de l'histoire contemporaine de l'Argentine. Accueillant plusieurs générations de migrants, ces bidonvilles se sont développés tout au long des crises économiques, politiques et sociales du 20^e siècle, accentuant la détérioration des quartiers populaires après la Grande Dépression de 1929. Matteo Locci dénonce la rhétorique insidieuse des programmes de résorption des bidonvilles déplaçant une culpabilité collective sur les habitants eux-mêmes, au nom de la santé publique ou de la lutte contre l'habitat insalubre, sans pour autant résoudre les contradictions de politiques urbaines qui génèrent et augmentent l'injustice et la pauvreté.

Ce manifeste prône l'isolement assumé comme une alternative crédible et créative. Cette forme de protectionnisme du bidonville interdit l'accès aux pouvoirs de la finance et de l'argent, lutte contre le formatage des esprits quant aux représentations de la pauvreté, défend une société capable de s'organiser pour subvenir à ses besoins et défendre ses droits. Ce travail nous incite à ne plus regarder la villa miseria comme un problème à résorber de l'intérieur, mais à voir ce qui, à l'extérieur, fabrique le problème. E. R.

07

RECONSTRUIRE ET DÉCONTRACTER LE STOPERA

Donna van Milligen Bielke

Academy of Architecture Amsterdam [NL]



→ Reversed boogie woogie,

Design for the Amsterdam City Hall

Projet en forme d'exploration sur un cas d'école, la recomposition de cet îlot intègre deux institutions de la capitale néerlandaise : le Stopera est une contraction de langage pour désigner un bâtiment hybride associant le Stadhuis (l'hôtel de ville) et l'Opera (Opéra et Ballet national). Donna van Milligen Bielke propose de reconstruire cet édifice, inauguré en 1986. Au-delà de la seule articulation des fonctions, elle interroge la complexité d'une architecture qui marque la présence des institutions, réalise de nouvelles connexions et joue la décontraction.

Exercice de style abouti, cette composition d'espaces s'inspire du Victory Boogie Woogie de Piet Mondrian, exprimant les vibrations de la vie new-yorkaise, ici traduites en volumes et en parcours. Inversant des représentations admises entre intériorité et extériorité, Donna van Milligen Bielke s'interroge sur la manière dont « l'activité traverse le bâtiment et se développe avec lui ».

L'îlot s'apparente à une architecture compacte mais poreuse, ceinte de hautes façades mais traversable de toutes parts, d'apparence labyrinthique mais pragmatique dans la distribution des usages. La monumentalité perçue n'est qu'un leurre quand elle désagrège dans la profondeur. Par un jeu d'emboîtements et de déboîtements distribuant la lumière, le projet échappe aux injonctions à la transparence : ici l'usage trompe l'image, quand à l'intérieur de l'enceinte se dessine une composition d'espaces publics interconnectés. La proposition emprunte enfin aux palais florentins le classicisme de ses façades : étonnant contraste d'une architecture qui dissout la frontalité dans un jeu de percements et de passages, témoignant d'une habileté certaine pour architecturer l'espace public. E. R.

08

CECI N'EST PAS UNE FRONTIÈRE

Lucie Rebeyrol ENSA Paris La Villette [FR]



→ La ville paysage post-frontière.

Requalifier le faisceau ferroviaire entre Hendaye et Irun

Issu d'une réflexion sur une géographie frontalière – la topographie naturelle, historique et sociale de la baie de Txingudi au Pays basque –, le projet porte sur le devenir d'une plateforme ferroviaire bientôt obsolète à l'interface des gares française et espagnole. Après la mise en place du marché unique et de l'espace Schengen, Lucie Rebeyrol se demande comment aborder un projet architectural et urbain sur une frontière disparue. Que faire de cette infrastructure contournée par le projet de ligne à grande vitesse Paris-Madrid ?

La frontière est à la fois une ligne et un territoire, un espace d'échanges humains et commerciaux, de coopération et de surveillance, régi par des traités tantôt respectés tantôt contournés. Les ventas, fermes et bergeries utilisées par les contrebandiers, marquent encore le paysage pyrénéen. Au pied des montagnes, l'économie transfrontalière a accompagné le développement d'une agglomération composée de trois communes, Hendaye, Irun et Fontarabie, inscrites dans l'Eurocité basque de Bayonne à Saint-Sébastien. Faut-il aujourd'hui effacer la frontière et ses traces ? Marquer une frontière qui ne divise plus, c'est-à-dire construire et architecturer la limite ? Ne retenir que l'invisible et l'immatériel d'une ligne de partage national ? Entre ces trois hypothèses, Lucie Rebeyrol prend le parti du marquage, la couverture de la gare et du fleuve en trait d'union, et la mise en scène d'activités mobiles avec l'utilisation de wagons ventas se déplaçant sur le faisceau ferroviaire. La réutilisation de cette infrastructure transfrontalière sert alors une approche territoriale du passage et de l'arrêt, autant qu'elle mobilise les échanges régionaux, qu'ils soient humains, économiques ou culturels. E. R.

09

DE LA DISPARITION : REGARDS SUR LE CHANGEMENT DU MONDE

Adrien Rousseau ENSP de Versailles [FR]



→ Les paysages de l'inattendu, voyage en territoires de l'imaginaire

La démarche d'Adrien Rousseau procède d'un regard fragmentaire et fragmenté sur le monde et ses changements. De son attrait pour les fictions dessinées, le paysagiste tire un protocole précis d'observations et d'annotations, qui tient à la fois du carnet de voyages et du cabinet de curiosités : sont ici rassemblés huit lieux sur la planète où s'exprime la nature accidentelle du monde. Ces fragments collectés, finalement rassemblés dans un jardin manifeste, nous projette dans une fiction étrangement double, à la fois inquiétante et positive.

Adrien Rousseau pense comme il dessine. Le dessin décuple cette sensibilité quand la plume retrace les paysages chamboulés de catastrophes naturelles ou humaines, ou dont certaines composantes ont disparu. Ces dessins en noir et blanc, empilements d'objets obsolètes ou récupérés, paysages sans ligne de contour, expriment une certaine poésie de la dispersion. Chaque paysage répertorié est l'expression d'une menace ou d'un délaissement, d'un chavirement ou d'une catastrophe. Comme aux lendemains d'orage, tous portent les marques d'une épreuve, d'un abandon ou d'une disparition, mais aussi les signes d'une résilience. La rigoureuse taxinomie des espèces rencontrées, leur capacité d'adaptation rapportée dans le détail, donnent à ce travail les allures d'un herbier d'urgence.

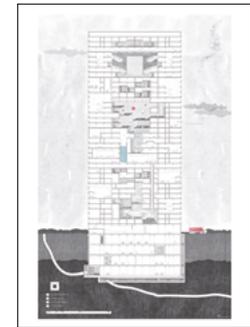
Compilation de choses ténues aussi fragiles que résistantes, cet inventaire révèle la vulnérabilité et la capacité d'adaptation des milieux, soumis à des perturbations anthropiques ou naturelles. N'est-il pas paradoxal de se trouver si puissamment interpellé sur l'avenir de la planète à partir de considérations aussi fragmentaires et microscopiques ?

E. R.

10

ONIRIQUE HÔTEL DE TIRASPOL : LE TOURISTE ET L'ÉVADÉ

Veronica Sereda ENSA Paris Malaquais [FR]



→ Hôtel Tiraspol, traversée d'une architecture des rumeurs

Objet littéraire par excellence, lieu de rencontres secrètes et d'activités illicites, résidence discrète pour le fugitif et point d'étape pour le voyageur, la figure de l'hôtel est un terreau pour l'imagination. Le projet de fin d'études de Veronica Sereda se pose comme une fiction architecturale autour d'un « délire géopolitique » : la Transnistrie est un État de non-droit, minuscule territoire limitrophe ayant déclaré son indépendance après la chute du bloc soviétique. L'hôtel Tiraspol se situe au bord du fleuve Dniestr, au débouché d'un pont faisant office de check point.

L'architecture met ici en plans un tissu de rumeurs : des chambres aux communications cachées, une distillerie secrète où l'on trafique de l'alcool, une piscine comme seule possibilité de passer d'un monde à l'autre, des casinos officieux où l'on joue son destin au hasard... Cette architecture onirique raconte l'histoire d'un impossible séjour, autour de deux figures et de deux expériences : d'un côté de la frontière, le touriste fasciné ne fait que passer, de l'autre, l'évadé cherche à s'échapper. Ils se côtoient sans se rencontrer dans cet hôtel fantasmé qui intrique des mondes opaques l'un à l'autre, mais réserve des passages secrets. Concrétion d'un imaginaire géopolitique, parabole de la transgression et du désir de liberté, ce travail enchante une architecture qui jouxte l'officiel et l'officieux, le légal et l'illégal, le dicible et l'indicible. Il se pose comme une variation sur le voyage. Selon les termes de Veronica Sereda, cette dualité traite des sociétés de l'ex-Union soviétique partagées entre la nostalgie d'une époque révolue et le désir de tendre vers des libertés fondamentales et vers la démocratie.

E. R.

textes : Emmanuel Redoutey, juillet 2014
graphisme : arc en rêve centre d'architecture

ARC EN RÊVE ET L'ENSAPBX SE SONT ASSOCIÉS POUR ORGANISER BOARDING, UN APPEL À PROJETS DE DIPLÔMES OBTENUS DANS DES ÉCOLES EN EUROPE, DANS LES CHAMPS ARCHITECTURE / VILLE / PAYSAGE / DESIGN / TERRITOIRE. BOARDING EST UNE INITIATIVE QUI A L'AMBITION DE SOUTENIR ET ENCOURAGER LES RÉFLEXIONS ET LES CRÉATIONS SUR LES TERRITOIRES DE L'HABITER, ET REPÉRER LES TALENTS DE DEMAIN. LA PREMIÈRE ÉDITION 2014, PLACÉE SOUS LE THÈME *INTERACTIONS* A SÉLECTIONNÉ 10 TRAVAUX DE DIPLÔMES.

D’explorations en interactions, dix regards sur le monde

Parcourant plusieurs sites en Europe et dans le monde, ces dix travaux d’architecture et de paysage témoignent de postures et d’attitudes en prise avec des changements sociaux, environnementaux et économiques. Ils explorent des démarches alternatives de fabrication du projet, par le récit ou la fiction, l’observation de phénomènes naturels ou l’immersion dans des communautés humaines informelles. La variété des situations exposées ouvre à d’autres échelles, d’autres imaginaires, d’autres manières de penser l’espace public dans le territoire, ce qui fait communauté, échange, solidarité, coopérations, interactions.

Quatre thèmes relient de près ou de loin ces travaux :

Disparitions et adaptations

Les catastrophes humaines et naturelles inspirent à **Adrien Rousseau** (09) une réflexion sur les paysages transfigurés par une disparition soudaine ou soumis à une lente érosion. **Maxime Douche** (04) propose plusieurs récits d’habitants exposés à la déprise industrielle d’une vallée sidérurgique en Lorraine. **Federico Diodato et Mélanie Simonella** (03) travaillent sur l’adaptation d’un site industriel en Bourgogne après la délocalisation d’activités de production. La mise en scène des artisanats d’un quartier d’Istanbul constitue pour **Pinar Bozoglan** (02) une réponse à leur progressive disparition. Au Pays basque, **Lucie Rebeyrol** (08) s’interroge sur le devenir d’une plateforme ferroviaire précisément située sur une frontière disparue.

Communautés informelles

Deux travaux, situés à Buenos Aires, traitent de communautés et d’habitat informels : **Tiphaine Abenia** (01) prend pour terrain d’étude et d’expérimentation un hôpital jamais achevé et abandonné des institutions, réinvesti par des familles qui y organisent leur vie quotidienne. **Matteo Locci** (06) expose une démarche manifeste pour une *villa miseria*, bidonville de Buenos Aires, défendant l’autodétermination des habitants. La réappropriation de terrains vagues à Ouagadougou est l’occasion pour **Nathalie Giraud et Manon Borie** (05) d’accompagner des initiatives locales de développement micro-économique et de commerce informel.

Architectures du passage

À Amsterdam, le projet de reconstruction de l’hôtel de ville par **Donna van Milligen Bielke** (07) est un projet d’architecture publique, au sens où l’on donnerait à l’architecture des qualités de l’espace public : ouverture et accessibilité, fluidité des espaces et des usages, liberté de déplacement et de passage. Le projet de centre de production de Galata à Istanbul par **Pinar Bozoglan** (02) témoigne du même souci d’établir des relations. Quant à la plateforme d’échange à la frontière franco-espagnole de **Lucie Rebeyrol** (08), il s’agit encore de concevoir un espace du passage et de l’échange. À l’inverse, l’hôtel Tiraspol de **Veronica Sereda** (10), à la frontière d’un pays imaginaire, figure l’impossible passage entre deux mondes opaques l’un à l’autre.

Récits et fictions

Trois travaux puisent dans l’imaginaire et s’appuient sur la fiction comme un outil et mode d’expression. L’hôtel Tiraspol de **Veronica Sereda** (10) se présente comme un rêve à tiroirs. Ses coupes et ses plans, empreints de significations, racontent des rumeurs invérifiables. Si les maisons métaphores de **Maxime Douche** (04) sont bien des fictions, pourquoi son récit nous paraît-il si ancré dans le réel ? Enfin, les fictions paysagères d’**Adrien Rousseau** (09) donnent encore à voir et à s’étonner, lorsqu’elles se rattachent au jardin d’un père collectionneur, au cimetière comme figure du temps ou à des objets ballottés par le ressac. E. R.

256 PARTICIPANTS • 68 ÉCOLES EN EUROPE • 12 PAYS • 10 LAURÉATS

organisation de l’appel à projets

arc en rêve centre d’architecture + école nationale supérieure d’architecture et de paysage-Bx jury

Martin Chénot directeur de l’ensapBx

Francine Fort directrice générale d’arc en rêve centre d’architecture

Michel Jacques architecte, directeur artistique d’arc en rêve centre d’architecture

Caroline Poulin architecte urbaniste, l’AUC Paris

Emmanuel Redoutey architecte urbaniste, ER.amp Paris

coordination et suivi

Sonia Assouly architecte, chef de projet, arc en rêve

Manon Voisin architecte, ensa Toulouse, arc en rêve

Delphine Grail Dumas directrice des formations, ensapBx

arc en rêve centre d’architecture



01

L'ÉLÉPHANT BLANC, HABITER L'INHABITUEL
Tiphaine Abenia ENSA Toulouse [FR]



→ *El elefante blanco, habiter l’inhabituel*
Immense vaisseau hospitalier jamais achevé, « l’éléphant blanc » est une structure de béton brut de quatorze étages. Depuis son édification en 1937, il n’a connu d’autres destins que l’attente puis l’abandon par les institutions. Dominant un bidonville au sud de Buenos Aires, il est aujourd’hui habité par une centaine de familles qui ont investi les premiers étages. Cet édifice hors du temps est pour Tiphaine Abenia un terrain d’étude et d’expérimentation.

Ici, l’architecte œuvre hors de tout cadre institutionnel et se fait ethnologue de l’urbain : immersion sur le terrain, observations minutieuses, documentation constituée sur le temps long... Lorsque l’institution se retire, qu’aucune stratégie publique ne s’exprime, les habitants prennent le relais par une auto-organisation tactique. Entre la structure originelle et les constructions ajoutées, Tiphaine Abenia découvre une organisation construite sur l’entraide et l’échange de services. L’autogestion des espaces communs implique des modes de surveillance collective pour se protéger des intrusions, dans un quartier où violences et agressions sont monnaie courante.

La proposition consiste à reproduire un mode de cohabitation informellement institué par les familles. Il ne s’agit pas ici de concevoir ou de redistribuer les espaces, ni d’instruire de nouvelles règles, mais d’accompagner un « mouvement naturel » : belle posture de discrétion de l’architecte face à des compétences de conception et de construction disséminées chez ces habitants, dont les arrangements permettent à chacun de trouver sa place. Ces adaptations à l’environnement nous montrent finalement comment cette architecture inachevée, dans son silence et son étrangeté, s’apparente à un milieu naturel. E. R.

02
MAINS À L'ŒUVRE : BIENVENUE À GALATA
Pinar Bozoglan Rotterdam Academy of Architecture and Urban Design [NL]



→ *Galata Cultural Production Center*

Le quartier historique de Galata surplombe la Corne d’Or sur les pentes de la rive européenne d’Istanbul.

Associant artisanats traditionnels et production artistique contemporaine, le projet de Pinar Bozoglan s’appuie sur les ressources du quartier pour concevoir un espace de médiation et de production culturelle, au service d’une transmission des savoir-faire et de leur visibilité dans la ville. Loin d’une entreprise de patrimonialisation, ce Galata Production Center participe à la réinvention permanente d’Istanbul, entre un patrimoine immatériel fait de petites activités de moins en moins visibles et l’incapacité du monde contemporain à se passer de vitrines.

Ancienne colonie génoise et siège de la banque impériale Ottomane au xx^e siècle, Galata reflète pour Pinar Bozoglan « des images de diversité, de densité, de contrastes et de chaos », accentuées par les changements rapides qui affectent le quartier depuis les années 1990. Deux économies et deux cultures s’affrontent dans ce creuset social et culturel, témoin des transformations de la mégapole turque. Si les anciens ateliers de production et d’outillage sont encore présents, ils se réduisent, s’enfoncent derrière les façades, perdent du terrain face à l’avancée des boutiques et restaurants, galeries d’art et de design.

Le site de projet est un espace libre en cœur d’îlot, aujourd’hui inaccessible mais entouré de rues à différents niveaux. Conçu comme un dispositif ouvert et public, le projet connecte des lieux de travail, d’apprentissage et de création : ateliers de fabrication, studios d’artiste, lieux d’exposition, espaces supports d’événements. Il donne ainsi à voir l’interaction entre des métiers séculaires et de nouvelles formes de production et de collaboration.

E. R.

03
SENS AU TRAVAIL : INTERACTIONS PRODUCTIVES
Federico Diodato & Mélanie Simonella ENSA Paris Malaquais [FR]



→ *Sens au travail*

Comment transformer des sites de production dont l’activité originelle se rétracte ? Federico Diodato et Mélanie Simonella étudient l’adaptation d’un site industriel à Sens, en Bourgogne. Cette usine de câbles électriques a subi des plans sociaux et la délocalisation de certaines fonctions de production. Des espaces occupés par des machines sont aujourd’hui susceptibles d’être réinvestis par de nouvelles activités. Le projet réinterroge des séparations dont la pertinence s’érode : entre le bureau et l’atelier, entre l’ingénieur et l’ouvrier, entre la conception et la fabrication.

Avec la succession des crises industrielles et économiques, les lieux de production appartiennent-ils à un passé qui n’appelle plus de pensée architecturale ? Pourquoi les espaces industriels seraient-ils abordés uniquement sous la focale de la reconversion de friches ? N’est-il pas nécessaire de penser l’adaptation des sites industriels pour les aider à continuer à fonctionner autrement ? L’architecture doit-elle et peut-elle encore s’intéresser aux lieux de travail ? Autant de questions que Federico Diodato et Mélanie Simonella soulèvent pour défendre l’adaptation des sites de production à de nouvelles occupations et leur ouverture à de nouveaux usages. Affirmant qu’il s’agit là d’une « question spatiale et territoriale », ils nous invitent à changer de focale, en considérant les lieux de travail comme des espaces habités. Les interventions ponctuelles proposées doivent permettre l’insertion d’activités créatives en misant sur de nouvelles manières d’habiter l’usine, sans en perdre la mémoire et la singularité. Elles procèdent d’une somme d’adaptations parfois mineures, misant sur l’interaction des hommes et des lieux.

E. R.

04
MAISONS TÉMOINS : UN RÉCIT DE LA VALLÉE DES ANGES
Maxime Douche ENSA Paris Malaquais [FR]



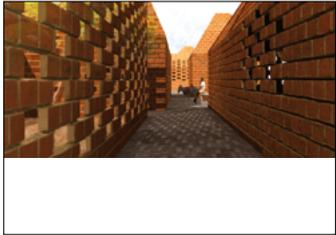
→ *Récit critique de la vallée des Anges. La maison, métaphore de la vallée de la Fensch.*

Au cours des dernières années, les hauts-fourneaux de Florange ou l’aciérie de Grandange ont alimenté l’actualité, cristallisant des images de perte et de conflit social, enfouissant les vies personnelles dans le récit d’une tragédie collective. Mais que sait-on de la vallée de la Fensch dont les noms riment avec « ange » ? Maxime Douche invite à une autre mise en récit. Il compose un tableau surprenant de justesse et d’empathie à partir de la maison de six personnages, fictifs mais vraisemblables, isolés mais reliés par une histoire commune, six manières d’habiter la vallée.

La fiction offre plusieurs regards décalés. Elle interroge des situations de vie, des attitudes dont chaque maison est une métaphore : revenir à sa ville natale, s’apprêter à partir à tout moment, rester et se résigner, rester mais résister, se replier sur les hauteurs, s’installer durablement. Maxime Douche soutient que l’habitation questionne la communauté, que son architecture exprime plus que l’individualité : elle manifeste un langage, dans la manière dont elle se pose dans le paysage et le compose. Ce travail retient l’attention par son caractère introspectif, sans pourtant forcer les portes de l’intimité.

L’étude propose une septième fiction : la maison commune, où se croisent les traits de caractère de tous les personnages, métaphore d’une alternative entre individualité et solidarité, défense personnelle et combat commun. Face au grand récit de la déprise industrielle, Maxime Douche introduit une opposition critique à des représentations dominantes empreintes de fatalisme et d’abandon. L’architecture est ici un mode d’expression au service d’une conscience sociale : ses six maisons témoins racontent un territoire qui, s’il se désindustrialise, demeure habité. E. R.

05
TERRE BURKINABÉE : DE TERRAINS VAGUES EN CULTURES PUBLIQUES
Nathalie Giraud & Manon Borie ENSAP Bordeaux [FR]



→ *Les délaissés de Ouagadougou, entre réalisme technique et poétique urbaine*

Suite à une première demande de création d’un lieu de lecture par une association locale dans un quartier démuné de Ouagadougou, Nathalie Giraud et Manon Borie ont uni leurs efforts dans la conduite de plusieurs projets au Burkina Faso. À l’origine de ce travail, se pose une réflexion sur les possibilités d’utilisation d’espaces non construits qui sont autant de réserves et de potentiels pour mettre en place des activités partagées, qu’elles soient communautaires, culturelles ou économiques.

Nathalie Giraud et Manon Borie donnent à comprendre les modes de travail à engager pour assister la population à la réalisation d’espaces et de constructions d’usage public, reposant sur des initiatives sociales et micro-économiques. Il ne s’agit pas d’espaces publics institutionnalisés tels que notre regard européen pourrait les percevoir, mais d’interstices inexploités dans la trame dense des habitations de la capitale burkinabée, capables d’agréger des investissements collectifs. Leur intervention « décline des dispositifs architecturaux évolutifs et un processus de projet qui accompagnent les choses déjà en place, consolident les rythmes existants, augmentent les capacités du lieu et les capacités des habitants ». Dans ce contexte, la technique répond directement à l’usage, les matériaux appellent des savoir-faire traditionnels, l’environnement est une préoccupation quotidienne autant qu’une ressource.

De la bibliothèque à son jardin sur le toit, de la culture de la spiruline au marché du bord du marigot, de la collecte des déchets aux lieux de recyclage, les trois interventions présentées témoignent d’une attitude de projet en prise avec les modes de vie et les ressources locales, les capacités d’organisation et les moyens de subsistance de la population.

E. R.